



AIDE A LA PREDICATION

Dimanche 11 décembre 2022

ES 40, 1-11

Jean-Mathieu Thallinger
Paroisse de la dynamique Mulhousienne

« Vous mourrez »

"Qu'est-ce que la vérité ?" avait demandé Pilate à Jésus (Jean 18,38).
Cette vérité qui rend libre dont Jésus avait parlé quelques chapitres plus tôt (Jean 8,32).

L'auteur de la seconde partie du livre d'Esaië a été surnommé "l'évangéliste de l'Ancien Testament" par certains, le "5ème évangéliste" par d'autres. Son nom même, "Esaië", est étymologiquement synonyme de "Jésus". Tous deux signifient en effet : "Dieu/YHWH sauve".

Il est aussi le livre le plus cité dans le Nouveau Testament et, en ce troisième dimanche de l'Avent centré sur le personnage de Jean-Baptiste, est mis en exergue une citation de notre texte qui ouvre l'évangile de Marc (1,3) : *"C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez ses sentiers droits"*.

Qu'est-ce que la vérité ?

Vous tenez vraiment à le savoir ? Attention, la vérité peut être douloureuse. Arrêtez votre lecture ici si vous ne souhaitez pas la regarder en face.

Je vous dis la vérité ?

La voici, la seule vérité qui ne souffre aucune discussion : "Vous mourrez !"

J'aurais pu vous le dire avec des mots plus poétiques ou euphémiques, la pilule serait peut-être mieux passée. Comme par exemple : *« Toute créature est comme l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe sèche et la fleur tombe quand le vent de l'Éternel souffle dessus »*.

Si la formulation est plus douce, le sens reste le même : nous mourrons,

toutes et tous.

C'est une curieuse manière de répondre à l'appel à consoler qui introduit le chapitre 40, vous en conviendrez.

J'en ai fait l'expérience avec des élèves d'une classe de 4ème, en leur formulant la même affirmation (dans le contexte de la présentation des préoccupations autour de la mort et du salut dans les années qui précèdent la Réforme), certains ont réagi vivement, choqués par cette vérité, criant :

"non !", "pourquoi vous dites cela ?", "il ne faut pas parler de cela".

Pourtant dire autre chose ne serait-ce pas un mensonge ?

Souvenons-nous. Qui a dit, dans la Bible « *vous ne mourrez point* » ?

C'est le serpent, en Genèse 3,4. Celui dont Jésus dira *"il n'y a pas de vérité en lui... il est menteur et le père du mensonge"* (Jean 8, 44).

Y a-t-il une autre vérité que celle-ci ? Est-il autre chose sur cette terre, dans nos vies, dans notre réalité, dont nous pourrions avec autant d'assurance et de certitude dire "c'est la vérité" ?

Pour en rajouter une couche, Esaïe précise les contours de cette vérité : vous mourrez, mais avant cela vous vieillirez, *"votre beauté, comme la fleur des champs, tombera"*.

Où est donc la consolation annoncée dans le premier verset ?

Elle est bien là pourtant. La consolation commence après que j'ai pu recevoir cette vérité.

Dans l'annonce que le combat contre la vérité est terminé.

Fini de se mentir à soi-même, de se grimer pour tenter de dissimuler les marques de l'âge.

Fini les efforts vains pour tenter de se construire son bonheur soi-même.

Fini le sentiment de malaise qui nous fait vivre avec des faux-semblants, sachant que nous savons que tous savent que tous nous mourrons.

Fini le besoin de tenter de retenir le temps qui passe.

Fini de s'attacher aux illusions perdues qui ne reviendront plus.

Fini le besoin de s'inventer une vie vouée à se dissiper en poussière.

Fini le porter le poids de devoir faire ses preuves pour justifier son existence. Celle-ci est justifiée, malgré la mort, par la parole éternelle de Dieu qui est la seule réalité stable à laquelle nous pouvons nous rattacher.

Tout le reste passera.

Tout passe, tout finit par passer, tout fane, tout finit par tomber.

Les idées, les idéologies, les croyances, les empires, toutes les branches auxquelles nous nous raccrochons.

Tout ce que nous connaissons, nos connaissances, nos religions, nos cathédrales, nos palais, nos relations, ne sont des réalités avant-dernières, éphémères. Nous y suspendre est aussi dérisoire que la tentative du baron de

Münchhausen de se soulever lui-même par les cheveux pour se sauver, ainsi que son cheval, de la noyade.

N'est-il pas plutôt temps de nous consacrer à vivre, "*de lever les yeux vers le monde qui vient*" comme le dit l'un des tubes du temps de l'Avent.

A la fin du Moyen-Age, vers le milieu du XVème siècle, alors que la préoccupation et l'angoisse de la mort étaient prégnantes, se développa le courant des Ars Moriendi, dans les arts picturaux et littéraires. C'était la manière de gérer cette conscience que la mort était un ennemi contre lequel nous sommes ultimement impuissants. Je parle de la mort naturelle, celle qui surgit malgré et après les efforts de la médecine, du souci et de l'engagement pour la paix, de la lutte contre toutes les morts évitables. Celle qui se trouve au bout du "chemin de toute la terre" comme le dira Josué à l'heure de son trépas ou au "rendez-vous de tous les vivants" selon les mots de Job, au comble du désespoir : "*je le sais, tu me mènes à la mort, au rendez-vous de tous les vivants*" (Job 30, 23).

Gerd Theissen posera que "le sens des récits bibliques ne peut être « compris sans que l'on prenne en considération le fait que ces textes cherchent à présenter une vérité pour vivre et mourir" (G. Theissen, « Herméneutique et recherche de la vérité religieuse », in *Revue de théologie et de philosophie* 122 (1990), p. 486).

Paradoxalement, accueillir notre mortalité, la mortalité de nos constructions humaines peut libérer une énergie créatrice qui ne sera plus dilapidée pour tenter de retenir l'inéluctable. Comme de chauffer chaque dimanche 10 églises pour 30 personnes, construites chacune pour accueillir 300 personnes, alors qu'une seule suffirait à accueillir dans de bien meilleures conditions tout le monde.

Pourquoi n'y parvenons-nous pas ?

Peut-être car nous n'arrivons pas à accepter cette inéluctabilité de notre destin.

C'est ce qui crispe aussi nos paroisses historiques. L'Eglise, nos paroisses, sont elles aussi des réalités avant-dernières, des constructions humaines. Elles ne savent accepter leur mortalité. C'est pourquoi elles se rattachent de manière féroce au passé, aux souvenirs, aux usages, aux habitudes qui remontent aux temps où elles étaient encore belles. Comme des acteurs accros à la chirurgie et au botox, elles se pensent toujours belles. Mais ne sont-elles pas comme la marâtre de Blanche-Neige, dévorées de jalousie pour telle mosquée ou église évangélique qui fait le plein, frustrées d'avoir perdu leur prééminence sociale et politique.

Le sens d'une existence n'est pas pour soi, n'est pas de retenir le temps. Mais d'accepter d'être un passeur de témoin. De céder la place à plus jeune, d'accueillir le monde nouveau. De se réjouir de ce que l'on ne connaît pas. De ne pas se croire propriétaire ou gardien d'une parole, car seule celle-ci est éternelle, seule celle-ci ne passera pas, alors que nous ,si.

Jean-Baptiste en est le symbole : il a tenu son rôle de passeur, entre deux époques, entre deux mondes. Il a été le témoin de celui qui venait, de celui devant qui il allait s'effacer.

Nous aussi sommes appelés à nous faire Jean-Baptiste, conscients que notre rôle est d'être des passeurs, pour le monde, pour l'Eglise qui vient pour lui céder la place.

Nous semons, d'autres que nous récolteront dira Jésus, toujours selon l'évangile de Jean (Jean 4, 37-38) : *Car en ceci ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.*

Tout parent le sait et le vit naturellement, il prépare son départ, il saura partir apaisé, s'il a préparé un monde où ses enfants pourront recueillir les fruits de ce qu'il aura semé.

Paul pousse l'abandon plus loin, et donc la libération plus loin :

"nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur".

Le monde est en mutation. Le christianisme, occidental du moins, aussi. Les vallées, les montagnes, les collines, tous les paysages ecclésiaux sont bouleversés. Nous entendions cette semaine qu'en Angleterre le pourcentage de la population chrétienne venait de passer sous le seuil des 50%. Un sondage similaire faisait le même constat pour la France le mois dernier.

Mais n'est-ce pas le propre de l'histoire, tous les Empires finissent par prendre fin. Au regard du temps long il en a pourtant toujours été ainsi. Même les religions naissent et meurent.

Comment opérer le décentrement suffisant, prendre suffisamment de recul par rapport au temps présent et qui passe ? En accueillant l'affirmation que le centre et le moteur de l'histoire n'est pas notre nombril, mais la parole éternelle de Dieu.

Plutôt que de nous épuiser à empêcher les mouvements tectoniques de l'histoire, le comblement des vallées, l'abaissement de toute montagne et toute colline, nous pouvons nous mettre à l'écoute et à la disposition de la grâce.

Dieu va revenir , annonçait Esaïe, Jean-Baptiste lui fera écho en son temps. Aujourd'hui cette parole résonne et est vraie. Elle l'est éternellement.

La parole va ressurgir, encore et à nouveau, là où personne ne s'attendrait à aller la chercher, sinon quelques pauvres bergers et pèlerins qui s'étaient rendus disponibles à la grâce.

Rendons-nous à leur suite disponible à cette grâce.

